

PREMIÈRE PARTIE

La catastrophe

« L'espoir est la forme normale du délire. »
Émile Cioran, *Écartèlement*, 1979

J'ouvre les yeux.

Le soleil n'est pas mort ! Retour douloureux à la lumière. Le monde est là. Sur la blancheur du mur, dressé en face de moi, les ombres molles d'un feuillage dansent dans le silence de la chambre. Le temps est arrêté. À ma gauche, une tablette sur laquelle reposent une carafe et un verre. À ma droite, un fauteuil vide, en skaï rouge. Cette vision me semble si légère, si éloignée de la douleur. Mon corps est allongé sous les draps. Je distingue sa silhouette, visiblement amaigrie. Je fais l'effort de lever une jambe, puis une autre. Il s'agit bien de moi. Je n'en suis pas effrayé.

Je porte une minerve. À chaque effort, pour tourner la tête et explorer ce nouveau monde dans lequel je viens de surgir, mes cervicales se révèlent extrêmement douloureuses. Je parviens à engager quelques timides mouvements pour, finalement, atteindre le verre que je remplis difficilement et renverse. Une forme humaine apparaît, se penche, le ramasse. Je ne l'avais pas vue. Je ferme les yeux, après cet effort considérable.

On me parle. J'ouvre les yeux. On s'empare de ma main. Sensation de chaleur. J'entends une voix. Le médecin se présente. Il me parle avec douceur. Je comprends. Ma tentative de suicide a échoué. Ma conva-

lescence sera longue. Je suis resté pendu plusieurs minutes. Mon cœur s'est arrêté. Il s'est remis en marche à la suite de plusieurs tentatives de réanimation. J'ai eu beaucoup de chance, dit-il. J'ébauche un sourire. Je sens l'air frais qui entre dans mes poumons. Je me redresse. Le médecin m'aide à boire un verre d'eau. Je repose délicatement ma tête sur l'oreiller. Il continue à me parler. Je perçois sa voix agréable et lointaine. Tout revient dans les moindres détails. Je récite, intérieurement, la lettre d'adieu destinée à Claire et à ceux qui allaient me trouver. Je me souviens de chacun de ses mots :

Ma chère Claire, ce bonheur et cet espoir, qui vicient le sang de mes semblables, les « bienheureux », comme j'ai fini par les nommer, me sont devenus insupportables. La méchanceté, l'arrogance et l'orgueil des hommes ne m'ont jamais autant manqué. Que s'est-il passé pour que nous en soyons arrivés là ? Pardonne-moi ce geste, mais je ne parviens plus à me lever, chaque jour, pour contempler ce flot d'espérance et de plénitude qui submerge leurs yeux. Où sont nos mensonges, nos trahisons, nos rancœurs, nos convoitises, nos désirs pervers ? Que sont devenues nos ingratitude, nos hypocrisies, nos bassesses ? Où sont passés nos névroses, nos délires psychotiques, nos salutaires paranoïas, nos tendances schizo-phrènes ?

Ce poison de l'espérance nous décimera tous, si personne ne parvient à trouver un remède. Aussi, je te prie de considérer mon suicide comme une violence et comme une lâcheté à ton égard, preuve d'un véritable amour, d'un amour profondément humain et dont tu pourras te réjouir, au bon sens du terme. Puisse-tu encore apprécier cette petite vague de méchanceté, dans cet immonde océan de bonheur ! À jamais ! Le dernier homme...

L'emphase de cette prose, que je redécouvre, au plus profond de ma mémoire, me fait sourire, à cette heure. Je ne pensais pas renaître, en mettant fin à mes jours. Cependant, ce monde étrange n'est jamais au bout de ses paradoxes. Ces adieux clamaient ma sincérité. Ma fin s'avérait être la seule solution à envisager.

Le médecin me regarde étrangement. Il m'ausculte et note tous les

paramètres de ses observations sur un carnet. Il semble soucieux. La lumière agressive de sa lampe stylo me plonge soudain dans un halo de blancheur, peinant à disparaître lorsqu'il l'éloigne. Mon pouls est régulier, ma tension idéale. Je lui murmure, cependant, que j'éprouve une sorte de vertige à demeurer redressé dans le lit. Il m'explique que cela est normal. Il va falloir du temps pour que je renoue avec les pleines fonctions de mon organisme.

Mon attention revient, maintenant, sur les ombres dansantes du mur. Elles m'apaisent. Le médecin prend le temps de s'asseoir quelques instants. Il a, visiblement, envie de me parler :

— Vous savez, commence-t-il, je ne vous blâme pas. Ce genre de geste est compréhensible. La vie ne répond pas toujours parfaitement à nos attentes.

A-t-il le sentiment de s'adresser à quelqu'un qui a vu la mort de près ? Après quelques secondes de silence, celui-ci me prend la main et, visiblement sous le coup d'une forte émotion, poursuit ses confidences :

— J'ai moi-même pensé au suicide, reprend-il, à cause de ma femme qui est partie. Notre vie est gâchée. Les enfants éprouvent beaucoup de peine. Quoi qu'il en soit, je peux dire que je vous ai sauvé la vie. Pour moi, c'est, malgré tout, une satisfaction.

Puis, peu à peu, la voix monotone du médecin finit par me plonger dans un profond sommeil. Je me souviens de ses derniers mots, de son désespoir, de sa dépression chronique, de la vie qu'il allait devoir continuer à affronter, pour survivre. Tout cela était extrêmement rassurant, confirmant que le monde, d'avant la catastrophe, avait fait son retour. Je pus dormir sur mes deux oreilles.

Lorsque je sortis de l'hôpital, quelques semaines plus tard, il n'y eut personne pour venir m'accueillir. Je n'avais aucune nouvelle de Claire. Était-elle encore avec Sylvie, cette stagiaire avec laquelle elle m'avait trahi ? Là encore, ce serait une confirmation de la bonne marche des choses. Et puis, comment aurait-elle pu me pardonner après ce que j'avais essayé de lui faire ?

Je retournai bientôt à la vie normale, m'y adaptant avec un plaisir renouvelé, en constatant que chacun avait retrouvé son pouvoir de nuisance. Le temps de la catastrophe me paraissait désormais si lointain, que je pouvais douter qu'elle fût véritablement survenue. Par une réaction, encore inexplicquée, mon sang avait produit des anticorps à l'espérance-131 iodée. J'avais servi de cobaye pour la production de vaccins à grande échelle. Ainsi, mon long séjour à l'hôpital s'expliquait. J'étais, en quelque sorte, le sauveur de l'humanité. Je pouvais être fier de redonner à l'Homme, sur la planète entière, ses pleins pouvoirs destructeurs. Je pus lire, dans la presse, que les plus grands groupes pharmaceutiques prévoyaient des profits considérables, notamment avec l'immense besoin des pays en voie de développement. Enfin, tout allait retrouver sa normalité. L'humanité et la planète renaissaient.

Quelques mois plus tard, je fus tout à fait rétabli. Claire, comme tout un chacun, avait été vaccinée. Je compris que sa colère et même sa haine, à mon égard, ne s'apaiseraient jamais. Là encore, j'avais de bonnes raisons de m'en réjouir. Ses yeux, grâce à la tristesse, à la souffrance et aux larmes, retrouveraient leur teinte humaine. La vie allait redevenir difficile pour tous.

Je ne revis jamais Claire, qui m'oublia tout à fait. Il me fallut reconstruire péniblement une vie qui s'était effondrée, à cause d'un excès de bonheur et d'espoir. Entre les aventures d'un soir et celles qui me donnaient l'impression qu'elles allaient tenir, ma vie médiocre reprit son cours, avec son lot de déceptions et de ratages, qui en faisaient tout le sel.

Je retrouvai bientôt une agence immobilière, qui me donna l'occasion de tirer parti de toute ma vacuité et de toute mon insignifiance. Je crois même que mon manque de franchise ainsi que mon absence totale de scrupules atteignirent leur comble. J'exploitais la moindre faille de mes collègues, avec pour unique intention de parvenir à mes fins. Je misais, totalement, sur mon apparence, bien lissée, et sur la perfidie de ma rhétorique, pour vendre des maisons invendables ou

pour attirer, dans mon lit, les stagiaires avenantes, venues conclure leur formation et sanctionner leurs diplômes. Ce fut une magnifique renaissance ! Puis, les années et les décennies s'écoulèrent, riches en catastrophes et horreurs diverses, qui ne firent que confirmer la bonne santé retrouvée de l'humanité.

J'avais besoin d'argent. Rien d'extraordinaire. Le premier rêve, en quelque sorte, de la grande majorité d'entre nous. L'idée me vint de raconter mon aventure, dans un livre qui pourrait se vendre à des milliers d'exemplaires. Il me suffirait de suivre le fil ininterrompu de ma descente aux enfers et ma fortune serait faite. Je me mis donc à la tâche à grand renfort de whisky, de nuits blanches et de lectures variées, destinées à inspirer mon style. Claire avait eu la délicatesse de me conserver ma bibliothèque, avant de se séparer de moi. Elle me laissait en compagnie de Cioran¹, d'Huxley², de Bradbury³, de Pessoa⁴ et de tant d'autres. Je m'estimais en bonne compagnie, pour poursuivre ma route.

Vint le premier soir, où je pris place à mon bureau, équipé d'une armée de stylos neufs et d'un lot de cahiers à spirale, prêts à recevoir les détails de ma singulière histoire. Je la commençai ainsi :

« Mes yeux s'ouvrirent. La chambre était encore plongée dans l'obscurité. À mes côtés, elle dormait, chaude et parfumée. Je me collai à elle, respirai les effluves de sa nuque. Je suivais la caresse, interminable, de son corps, ma main glissant, au hasard, sur sa peau. Il me fallait remonter à la surface. Sur les murs, dressés autour de nous, la faible lumière du jour faisait renaître notre décor quotidien. Chaque matin s'avérait un miracle, auquel nous ne portions plus attention.

La psyché, assoupie dans un angle, refléta timidement la forme laiteuse de mon corps. Sous les draps, délicatement reposés sur elle,

¹Émile Cioran, 1911–1995. Philosophe roumain, à la pensée nihiliste.

²Aldous Huxley, 1894 – 1963. Romancier et philosophe britannique.

³Ray Bradbury, 1920 – 2012. Romancier américain.

⁴Fernando Pessoa, 1888 – 1935. Poète portugais.

sa chair dessinait une longue silhouette. Des rais de lumière blanche traversèrent la chambre, premiers signes de l'aube.

Je descendis et ouvris les volets du rez-de-chaussée. Je regardai, sans voir, par la fenêtre. Ces premiers regards sont toujours ceux d'un aveugle. La lumière ne parvient jamais à pénétrer les yeux du somnambule.

Déjà, elle était sous la douche. Elle réapparaîtrait bientôt, parfumée, une rose. Je gardais en mémoire la douceur de sa peau, le goût de ses baisers. S'était-elle métamorphosée au cours de la nuit ? Comme à chaque aube, je ne la reconnaissais pas. Était-ce une autre ? Je sentis, à l'intérieur de mon désir, un élan inhabituel.

À l'horizon, le rideau de peupliers retenait une haute nappe de brouillard, dense et opaque. Le ciel était rouge. La pluie dessinait des barres sombres sur le gris du ciel. Quelques feuilles demeuraient à la cime des arbres, jaune-orangé. Une surprenante odeur de printemps émanait de la nature. Je refermai la fenêtre. Mes muscles se délièrent rapidement. Mon corps était léger.

Je poursuivais mes rêves, comme pour les retenir. Je tendais les bras, m'élevais, haut dans le ciel, loin des trottoirs, loin de la boue qui colle aux semelles. Tout en bas, je voyais la terre. Les hommes, minuscules, imperceptibles, s'y agitaient en tous sens. Des formes colorées apparaissaient, des enlacements de chair. Des corps se mêlaient. Des horizons illimités. Enfin, toujours, la survenue de la pesanteur, le retour dans la boue...

Elle apparaissait nue, lavée. Dans la nuit du couloir, je l'observai. Elle passa sous mes yeux, silencieuse. Elle était belle. Je faillis le lui dire. Encore une journée de travail. Combien de jours identiques depuis le début ? Combien d'ici au terme ? Nous vieillissions, goutte à goutte, inéluctablement. Nous ne pouvions que l'accepter. Nous n'étions pas encore résignés au point de nous laisser aller à l'indifférence. Jusquelà, nous ne savions pas si nous avions réellement vécu. En nous, une grande part était déjà morte. C'était sans doute cela qui nous rassurait.

C'était sans doute cela qui construisait le bonheur que nous n'étions parfois pas capables de reconnaître, lorsqu'il se présentait, dans la plus insignifiante de ses manifestations.

Durant ces moments de mélancolie, pouvant nous surprendre, au détour de notre quotidien, je lui décrivais la scène ou le tableau, que je voyais toujours surgir en moi. Un carrefour désert, accablé de chaleur, une fenêtre ouverte, avec un rideau, qui ondule doucement, sous l'effet d'un faible courant d'air. Je lui expliquai que c'était, pour moi, tout à la fois l'image absolue du désespoir et celle de l'apaisement. Comme la représentation, ultime, de l'éternité figée, de l'absence de sens, concernant nos vies et tout ce qui pouvait advenir. Comme la preuve irréfutable de notre absolue insignifiante. Quoi que nous essayions de tenter, d'espérer, tout se révélait pure vanité. D'autres, avant nous, en avaient fait le constat. D'autres, après nous, seraient contraints de se résoudre à cet axiome. Il n'y avait rien de désespérant à cela. La situation était simplement tragique, au sens littéral du terme. Nous nous trouvions sur une voie sans issue. Paradoxalement, tout le sel de l'existence reposait sur cette absence d'issue. Malheur aux illuminés de tous poils qui chercheraient à nous désigner l'unique voie de la vérité !

Ce matin-là, en regardant Claire, j'espérais vivre. Le lever du soleil, au-dessus de la plaine, s'était fiché dans mes yeux. Je voulais connaître l'issue. J'étais assailli par un formidable désir. Le soleil, à peine paru à l'horizon, m'avait déjà gorgé de sa chaude lumière.

Je chantonnai. Le métal de la lame glissa sur ma peau fraîchement lavée. Je quittai la salle de bains. Je m'habillai. Sept heures.

Où était-elle ? La lumière blafarde de la cuisine lutta, en vain, contre l'obscurité et le silence du rez-de-chaussée. Les premières gouttes de café, ayant traversé le filtre, inondèrent toute la maison de leur arôme. L'innox, éclatant, de la cafetière, reflétait un monde presque idéal. Le parfum se répandit, réveilla les murs, l'éclat des casseroles suspendues, les objets surpris dans leur étonnant état d'apaisement.

J'aimais, tous les matins, observer cette petite mare noire, parfai-

tement dessinée, à l'intérieur de mon bol. La surface plane d'un lac mystérieux, duquel allaient surgir des formes hurlantes, engluées. Non ! De ce puits de noirceur naissaient, au contraire, des particules de vapeur chaude, dissipant l'arôme du café, vers mes narines.

Après les premières gorgées, les visions cessèrent. J'avais hâte de retrouver mon bureau, les affaires courantes, les sempiternels gestes. J'avais hâte de paraître utile. Je commencerais par mettre un peu d'ordre dans le courrier. Je pourrais, ensuite, achever les rapports en cours, faire montre de ma rigueur professionnelle. Avec Claire, cette agence représentait ma principale raison de vivre.

Les têtes de mes collègues défilèrent, au-dessus de ma première tartine beurrée. Je tâchai, de mon mieux, de repousser cette vision, en vain. Là commençaient, vraiment, la mise en route et ce retour à une routine donnant son vrai sens à notre quotidienne renaissance. Au bureau, je savais, assurément, que certains me surnommaient « l'ours », du fait de mon caractère taciturne. Quelques collègues craignant même mes réactions inattendues. Je m'en réjouissais. Néanmoins, en sirotant lentement mon café brûlant, je pris la décision de veiller à mon comportement envers eux. Je ne compris pas d'où venait soudainement cette idée, toutefois, ce fut comme une vraie prise de conscience. Oui, je me dis que j'aurais intérêt à vraiment prendre en compte leurs remarques, à reconnaître leurs qualités, sans oublier mes défauts. Je pris la décision, devant ma seconde tartine, d'écouter plus attentivement leurs conseils. Je fus surpris par de telles pensées, m'envahissant soudain, alors que la journée commençait à peine.

Je me souvenais de mes débuts dans cette agence. J'étais, alors, envahi par un frénétique appétit d'efficacité et de rendement. Je voulais gagner de l'argent, à tout prix, en passant la jambe par-dessus toute déontologie. En un mot, j'étais un peu comme les autres. Nous étions tout à la fois collègues et concurrents. Je me donnais des airs supérieurs. Je soignais mon apparence, avec une rigueur extrême, afin de mieux

tromper les acheteurs potentiels. Je passais du temps devant mon miroir.

Je me préparai une ultime tartine. La confiture d'abricot brillait sur l'épaisse couche de beurre. Une purée de diamants, orange et jaune. Je tournai la molette du transistor. À cet instant, seulement, commença, avec ce petit déclic, le début de la journée. C'était la voix familière d'André Dumas⁵, pour le 7 h 00 – 8 h 00, suivie par celle d'Alain Duhamel⁶, pour son édito. Les voix envahirent brusquement la cuisine, grimpèrent vers l'étage et s'infiltrèrent partout, dans la maison encore endormie.

À l'étage, Claire arpentait le couloir. Était-elle encore nue ou avait-elle passé une jolie robe à bretelles ? Elle devait être maquillée, coiffée, belle, prête à me quitter pour sa journée de travail. Quand avais-je profité d'elle ? Allais-je la retenir, l'asseoir sur mes genoux, être tendre ? Étais-je devenu un autre, pour me poser de telles questions, après vingt et un ans de mariage ?

Je lui préparai son bol, lui beurrai deux tartines, copieusement garnies de confiture. Elle viendrait s'asseoir, silencieusement. J'enfouirais mon visage dans ses cheveux, en quête de son parfum. Nous échangerions quelques mots, sans même nous regarder.

Elle aussi vieillissait. Des rides, creusées par les rancœurs, les désirs inassouvis et abandonnés, les enfants jamais nés, des cheveux blanchis, par la succession des jours et des nuits. Un alanguissement de la silhouette, tout d'abord imperceptible, puis avéré, désormais flagrant.

Je vis mes deux yeux ronds, lumineux, sur la surface du café noir. J'étais minuscule. Je marchais en équilibre sur le bord étroit du hublot, formé par le haut du bol. J'étais en équilibre, pour combien de temps encore ? J'avais la tête qui tournait. Une nausée inhabituelle me soulevait le cœur. Elle, Claire, je la voyais s'enfoncer, disparaître dans

⁵Ancien rédacteur en chef à Europe1.

⁶Ancien chroniqueur sur Europe1.

les obscures profondeurs de cette mare noire et gluante. J'étais envahi par un étrange mal-être. 7 h 30.

Je tendis l'oreille, afin de saisir les informations données par André Dumas⁷. Il n'y avait plus que la voix limpide du journaliste, se heurtant aux murs de la cuisine. Depuis l'abat-jour, deux grosses mouches se lancèrent autour de l'ampoule. Je les regardai, un moment, stupéfait devant tant de frénésie. La voix revint. Quelques informations sans intérêt. Des catastrophes, toujours lointaines, des pubs pour demeurés, des génériques saucissonnant une actualité chaotique, des considérations économiques incompréhensibles, des chiffres, des statistiques, des conjonctures surréalistes, de la musique, du foot, l'interview d'un ministre, les prochaines grèves, le décompte épique des morts au cours d'un énième attentat, trop lointain. Une véritable « Cour des Miracles »⁸ !

Je dévorais, maintenant, ma dernière tartine, avec grand appétit. Le café était savoureux. Je m'en resservis un demi-bol. Les mouches s'étaient posées. Je poursuivais l'exploration de mes songes. Avec le seul pouvoir de mon imagination, je caressais Claire, ou peut-être une autre, suivais ses courbes, m'égarais. Je parvenais presque à la toucher, à poser mes mains sur sa chair, à sentir sa chaleur, son désir, à entendre ses soupirs.

Je m'aperçus bientôt qu'elle reposait, véritablement, sur mes genoux. Je n'avais pas eu conscience de son arrivée dans la cuisine. Elle m'embrassa. Elle semblait, elle aussi, à certains signes, imperceptibles, différente. Elle m'observait avec, semble-t-il, un intérêt renouvelé. J'en fus surpris et touché.

La voix du journaliste revint à l'assaut. Ma mâchoire s'immobi-

⁷*Ibid.* 5.

⁸La Cour des Miracles était, sous l'Ancien Régime, un ensemble d'espaces de non-droit composé de quartiers de Paris, ainsi nommés, car les prétendues infirmités des mendiants qui en avaient fait leur lieu de résidence ordinaire y disparaissaient à la nuit tombée, « comme par miracle ».

lisa. Ma lèvre supérieure glissa, lentement, dans l'épaisse couche de confiture d'abricots. Le sucre dessinait, sous mon nez, une moustache brillante et transparente. Mon œil droit, prisonnier de son orbite, parcourut tout le champ de vision, avant de s'arrêter sur le calendrier des postes, accroché au mur. Samedi vingt-six avril mille neuf cent quatre-vingt-six.

J'avais déjà oublié le poisson, lancé sur les ondes, le premier du mois. L'invention d'un nouveau modèle de voiture équipé d'un moteur à eau et à essence. Certains auditeurs avaient appelé pour commander sans délai.

Le journaliste, étonnamment enthousiaste, signala que les cotations boursières entamaient une phase d'euphorie jamais égalée. C'était l'optimisme sur tous les marchés. Petits actionnaires, comme gros porteurs, verraient bientôt leur fortune faite. Pour couronner l'avènement de cet Eldorado, Édouard Balladur⁹, le ministre de l'Économie, annonça des réformes en faveur des plus démunis, une baisse conséquente du budget de l'armée, au profit de l'Éducation et, cerise sur le gâteau de ce faux premier avril, la création d'un impôt taxant « les revenus et profits outranciers du capital » !

J'achevai ma tartine, attendant la suite. Au fond de mon bol, le café avait laissé une auréole marron. Claire avait disparu de la cuisine. Je percevais ses pas légers, à l'étage. Que faisait-elle ?

Le jour naissait. La cuisine devenait blanche. L'ampoule ne pouvait plus lutter contre l'extraordinaire puissance de la lumière, parvenue de toutes parts. Je me levai et allai me poster à la fenêtre. J'observai longuement la dentelle des peupliers, dessinée sur le bleu du ciel, strié de nuages fins, jaunes comme des pelures de citron. Plus haut encore, un avion, minuscule, tissait un long fil blanc. La luminosité me parut inhabituelle. Le soleil, à l'horizon, irradiait, déjà, toute l'étendue

⁹Ministre de l'Économie et des Finances (mars 1986 – mai 1988).

du paysage, offert à ma contemplation. Le journaliste parlait-il de ce monde ?

Mes incisives achevèrent ma tartine. Des miettes tombèrent à mes pieds. Le mélange de beurre et de confiture était délicieux. Je le sentis descendre au plus profond de mon estomac. J'attrapai la cafetière en inox, sur le repose-plat, puis remplis mon bol. Je me réjouis, en constatant que le café était encore chaud. Je bus. Conservant une oreille attentive, je plongeai ma petite cuillère, dans le pot de confiture, la portai à ma bouche. Elle en ressortit immaculée.

Les informations nationales défilaient. Je n'écoutais plus. Je percevais, néanmoins, l'inhabituel ton d'optimisme, véhiculé par la voix d'André Dumas¹⁰. Je songeais à l'agence. Bénéficierait-elle de cette envolée économique ? Le moment serait-il propice à l'investissement, à une demande d'augmentation ? M'avait-on dissimulé l'état exact de la conjoncture ? Cela n'était pas impossible. Je soupçonnai, un de mes collègues, dernier arrivé au sein de l'entreprise et qui, dans les premiers mois, m'avait considéré, malgré ma position de force dans l'agence, comme une sous-merde, qui allait bientôt être mise au rebut. Mais, à cet instant, très étonnamment, je ne parvenais pas à lui en vouloir. Auparavant, c'eût été différent. Il m'était déjà arrivé de saper la carrière de certains concurrents. Je me savais capable d'agir de la sorte, au sein de ma propre agence. C'était souvent nécessaire. On pouvait s'en remettre, rapidement. Après, on en parlait comme d'un bon souvenir, parfois même, avec fierté. Cette fois, je ne parvins à éprouver ni jalousie ni méchanceté. Je m'en voulus, presque, d'avoir eu de telles pensées. Décidément, la journée commençait bizarrement.

Lorsque le second bol de café noir fut englouti, je me sentis tout à fait réveillé. Le soleil était définitivement levé. Les deux mouches avaient renoncé à se poursuivre. On en était aux informations internationales, avant l'édito d'Alain Duhamel¹¹, qui suivrait. Toujours cette

¹⁰*Ibid.* 5.

¹¹*Ibid.* 6.

même euphorique litanie ! J'éprouvai une forte nausée, venue du fond du crâne. Le monde entier semblait lancé à toute allure et ne plus pouvoir stopper. Y avait-il un coin de la planète où il ne s'était rien passé ? Un havre de paix, quelque part, dissimulé au beau milieu d'un désert, d'une forêt, d'un océan ? Un lieu dans lequel rien n'était survenu, sinon que les êtres humains s'étaient levés avec le jour, avaient pris la mesure du temps, en observant le ciel, puis avaient vaqué à leurs éternelles occupations ?

L'indisposition se dissipa. Cependant, impossible de repousser la voix du journaliste, qui s'immisçait dans tout le rez-de-chaussée, commençant à gagner l'étage. Je demeurai bouche bée. Dans la nuit, « un accord de paix avait été signé entre Israéliens et Palestiniens ». Yasser Arafat¹² proclamait, à qui voulait l'entendre, que les juifs étaient désormais « ses amis ». Ariel Sharon¹³ désirait, sans plus attendre, offrir, à « ses frères palestiniens », la terre qu'ils attendaient... De source sûre, insista le journaliste, on avait pu voir, dans certaines zones des territoires occupés, des hommes, des femmes, des enfants palestiniens et des militaires israéliens « s'embrasser avec ferveur ». Les larmes du pardon arrosaient, partout, la terre, abreuvée de sang, depuis des générations, voire des millénaires. Bientôt germerait la vie nouvelle. Un nouvel Âge d'or¹⁴ ! On annonçait, déjà, des « mariages célébrés entre membres des deux communautés ». En mêlant le sang, on scellerait une union, des alliances indéfectibles. En Irlande du Nord, Margaret Thatcher¹⁵ acceptait enfin de parler avec les terroristes, après l'issue fatale des grèves de la faim¹⁶, durant les dernières années de conflit.

¹²Activiste et homme d'État palestinien (1929 – 2004).

¹³Homme politique israélien (1928 – 2014).

¹⁴Mythe présent dans *Les travaux et les jours* d'Hésiode (VIII^e siècle av. J. – C.), décrivant une époque de justice et de vertu pour les hommes.

¹⁵Premier ministre du Royaume-Uni de 1979 à 1990 (1925 – 2013).

¹⁶Morts de Bobby Sands, de Kieran Doherty et de neuf autres membres du Sinn Féin (parti républicain), en 1981, suite à une grève de la faim, pour protester contre leurs conditions de détention à Long Kesh (Prison de Maze).

Partout dans le monde, des plans de paix étaient proposés, avec la ferme intention de résoudre les conflits.

Le journaliste poursuit son incroyable logorrhée, « l'indignation n'était plus une mode. Le doigt pointé vers le ciel, intimant l'ordre aux coupables de sortir de l'ombre, les politiques transpiraient, dénonçaient le pouvoir de l'argent, le pouvoir du plus fort, brandissaient le Droit, stigmatisaient la violence ! ». À bout de souffle, le journaliste annonça une pause publicitaire. Je demeurais immobile dans la cuisine. Le jour emplissait le rez-de-chaussée et l'étage. Claire allait et venait, faisant grincer le parquet.

À l'extrême limite du quartier, étouffé, le ronflement des moteurs lancés sur la voie rapide. Loin, au-dessus des nuages, un long courrier rayant le ciel. Plus proches de la cime des arbres, des groupes de mouettes criardes, rejoignant la côte, à une quinzaine de kilomètres.

Ces nouvelles étaient incroyables, incompréhensibles. Était-ce un feuilleton de politique-fiction ? S'agissait-il de la reprise du légendaire canular d'Orson Welles¹⁷ ? Comment cette haine accumulée, transmise de génération en génération, avait-elle été repoussée et dépassée ? Comment une telle prise de conscience s'était-elle produite ? En une nuit ? Impossible !

Comme la grande majorité d'entre nous, je m'étais habitué à un monde chaotique, aux catastrophes successives, aux déclarations de guerre, aux éternelles misères. Qu'y pouvions-nous ? Étions-nous responsables ? Étais-je responsable ? Tout cela se déroulait au-delà du monde, au-delà de mon monde, au-delà de ma petite vie, rythmée par mes, non moins tragiques, problèmes. Nous compatissions, je compatissais, puis il fallait bien continuer à vivre.

Sur la lampe, juste au-dessus de ma tête, les deux grosses mouches se déplaçaient. Elles semblaient se suivre. Formaient-elles un couple ?

¹⁷Réalisateur et écrivain américain (1915 – 1985). Le lundi 30 octobre 1938, avec la diffusion, à la CBS, d'une adaptation de *La Guerre des mondes*, Welles fait croire à une véritable invasion martienne.

Quels insolubles problèmes devaient-elles résoudre ? Leurs ailes, translucides, renvoyaient l'éclat de la lumière. Avec moi, avec nous, elles partageaient le même monde. Avaient-elles conscience de cela, des difficultés des humains ? Avais-je conscience, moi-même, nous autres, des problèmes quotidiens que ces minuscules insectes avaient à surmonter, afin de survivre ? Je les suivis, longtemps, du regard, sans plus songer à rien. Puis, le défilé des pensées hasardeuses revint. Le monde était-il d'une indéchiffrable complexité ou bien était-il d'une désarmante simplicité ? La souffrance, l'angoisse, le malheur, la haine, la jalousie, le sang, la mort n'étaient-ils pas comparables au retour des saisons, à la chute des feuilles, dès les premiers froids d'octobre ? Tout le reste, toutes ces certitudes brandies, toute cette agitation ne servaient-elles pas à dissimuler, grossièrement, l'absence de tout mystère, l'absence de toute vérité et de tout dessein, les justifiant ?

Mon regard se posa de nouveau sur les deux insectes, visiblement indifférents et ignorants des tourments des hommes. Y avait-il donc un espoir ? Le monde allait-il brusquement changer ? Serait-ce l'avènement d'une nouvelle ère ? Cette interrogation résumait toutes les pensées se bousculant, à ce moment, sous mon crâne. J'eus peur de la noirceur de mes yeux, sur la surface, déjà sombre, du café. L'heure était matinale. Je pouvais m'inquiéter du surgissement de telles interrogations, dans mon esprit, avant même d'avoir pris mon premier élan vers ce qui donnait, malgré tout, un semblant de sens à mon existence.

Je tournai, à nouveau, mes regards, vers la fenêtre. Je crois qu'à cet instant, j'aurais pu assister, dans mon jardin, à l'atterrissage d'une soucoupe volante. Le cauchemar n'était pas fini. J'entendis de nouveau la voix du journaliste. 7 h 45.

Alain Duhamel¹⁸ venait d'achever son édito. L'invité de l'émission

¹⁸*Ibid.* 6.

qui suivait était Bernard Tapie¹⁹, un homme d'affaires, repreneur d'entreprises en faillite, suscitant l'admiration et l'attrance des banquiers, des européistes, des mondialistes et d'une grande partie de la gauche au pouvoir, et qui commençait à donner, en cette année 1986, des signes de reniement de ses grandes idées sociales et humanistes. Bernard Tapie représentait la réussite. Il en était l'incarnation. Ses méthodes de mâle Alpha faisaient fantasmer les politiques, déjà contraints de suivre des directives européennes rongé, petit à petit, leur pouvoir décisionnaire sur la politique nationale. Tapie figurait, parfaitement, le chemin sur lequel nous étions engagés, un chemin dont le cap était l'argent, le profit, la mise au pas de la politique, désormais, avant tout, au service d'intérêts privés, au détriment de la République et de la démocratie. Que pouvait-on attendre de cette interview ?

Le journaliste le présenta, avec tout le respect et toute la complaisance qu'il sied de montrer envers une telle réussite et un tel modèle. Il l'interrogea, prudemment, sur tous ces étranges revirements vers la paix, la solidarité, l'égalité. L'homme d'affaires hésita, visiblement destabilisé, confronté à un monde qui n'était pas le sien et qu'il ne comprenait plus. Il commença par exprimer des craintes, puis, non pas résigné, mais visiblement entraîné par une indicible force, céda à ce qui lui commandait de suivre la marche du monde, proclamant qu'il renonçait, dès ce jour, aux attraits financiers du libéralisme, de la mondialisation et du grand Marché planétaire, ceci, « en faveur d'un partage plus équitable des richesses », tels furent ses propres mots. Il évoqua même « les valeurs de la République et de la démocratie », non pas pour dissimuler ses convictions ultralibérales, mais avec la ferme intention de revenir à ces idéaux d'un autre âge.

Son discours devint, bientôt, si insolite, que le journaliste ne trouva plus de questions. Un malaise, très perceptible sur les ondes, fit trembler sa voix. Un immense embarras m'envahit soudain, comme il dut saisir

¹⁹ Homme d'affaires et homme politique français (1943 – 2021), repreneur d'entreprises, patron d'équipes sportives, lancé en politique par François Mitterrand, dès 1987.

l'immense majorité des auditeurs. L'antenne fut coupée. On diffusa un interlude de musique classique, abandonnant tout le monde à un grand désarroi.

Les mouches s'envolèrent. D'un bond, je me levai. Ma main s'empara du calendrier des postes, accroché au mur. Je remarquai le rectangle pâle, délimitant précisément sa place, songeant qu'il faudrait bientôt redonner un coup de peinture. Tout était sans âge, dans cette cuisine. Avec Claire, nous avions des projets de travaux, sans cesse repoussés, mais qui entretenaient un sujet de conversation récurrent. C'était le genre d'espoir auquel nous avions pris l'habitude de nous accrocher. Nos enthousiasmes souhaitaient rester modestes et nous envisagions notre avenir à la mesure d'un optimisme toujours raisonnable. Ma lecture régulière de Cioran m'avait depuis longtemps appris à prendre du recul sur nos vies, sur leur importance et sur leur enjeu. J'avais réussi, je crois, à transmettre cette prudence à Claire, même si sa féminité l'entraînait plutôt du côté de l'espoir et de la vie.

J'ouvris le calendrier. Non, nous n'étions pas le premier avril. La journée sans tabac, non plus, de la femme, non plus, la journée sans voiture, non ! Même le temps finirait par ne plus nous appartenir. On commençait à décider, pour nous tous, ce que les jours devaient être, ce que les jours devaient porter. Rêve de publicitaires impuissants, d'exercer cette emprise sur les masses, que l'on commençait à dresser, pour une obéissance totale aux injonctions des vendeurs de rêves. Alors, était-ce un jour où l'on se fout de tout ? Non plus ! La journée de l'espoir, peut-être ? Sans doute. Il fallait le croire. Je n'en étais pas informé. Ce devait être une nouvelle décision des communicants, un choix « politicomarketing », destiné à vendre un nouveau produit, plus indispensable que le précédent. Oui, c'était certainement cela. Une journée pour l'optimisme. Une journée clin d'œil à tous les déprimés. Une journée « pour du beurre ».

Comme je m'interrogeai, j'aperçus mon sourire, en reflet, sur une

vitre de la cuisine. C'était un début de journée incroyable. Claire en ferait une tête, lorsque je lui raconterais tout à l'heure ! 8 h 00.

Les premiers rayons d'un magnifique soleil vinrent brusquement irradier les carrelages, au-dessus de l'évier. La cafetière en inox, posée sur le dessous-de-plat, lança des éclats de lumière, qui me firent cligner des yeux. Je me resservis un peu de café et, pour Claire, rallumai le feu sur la gazinière. La faim revenait. Je me beurrâi une tartine, la trempai dans le café, puis observai le lent déplacement, sur la surface noire, de trois auréoles de beurre fondu. Les deux mouches s'étaient posées sur la table, attirées par ce festin de sucre et de graisse. Le carillon égrenait lentement les minutes supplémentaires que je m'étais octroyées, faisant fi de mes ponctuelles habitudes. L'interlude se poursuivit de longues minutes, prenant mes pensées par la main.

Soudain, la voix nasillarde du journaliste refit surface. Elle m'apparut, tout d'abord, très lointaine, puis se rapprocha, comme les pas feutrés de Claire, qui n'avait toujours pas fait son apparition dans la cuisine. C'était toujours un miracle de la voir surgir, soignée et élégante, apprêtée comme pour une soirée mondaine.

La voix disparaissait dans le flot de lumière de plus en plus étincelant. Le lever du soleil, en l'absence totale de nuage, annonçait une journée radieuse. Comme à l'accoutumée, mon café, brûlant et trop fort, me provoqua instantanément des douleurs d'estomac.

Je me levai. La pendule indiquait 8 h 07. Habituellement, à cette heure, j'aurais dû être parti. Je savais que je pourrais rattraper le temps perdu en restant plus tard à l'agence, mais je n'aimais pas faire du zèle, sauf quand il s'agissait de supplanter un collègue sur une bonne affaire. S'agissant de ce point, aucune règle ne prévalait. C'était la politique de notre entreprise. Tant qu'il n'y avait rien de signé, tout était permis. Notre directeur disait que cela permettait d'éviter que nous nous « endormions sur nos lauriers ». Rien ne valait, selon lui, cette saine émulation que crée la mise en concurrence, et cela, dans

tous les domaines. Il avait raison. Nous restions en alerte. Toujours prêts à nous entre-dévoier.

Claire partait vers 8 h 30. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris mon petit-déjeuner avec elle, en semaine. Je décidai que je pouvais bien l'attendre, aujourd'hui. Je fus un peu surpris par cette soudaine prévenance. Je savais qu'elle aimait cela. Cependant, notre routine avait, peu à peu, émoussé, pour ne pas dire anéanti, ces minuscules attentions, dont on dit qu'elles font « tenir le couple ». Sans que je sois capable d'expliquer pourquoi, toutes ces informations, inattendues, m'avaient mis de bonne humeur.

Juste avant que je n'éteigne le transistor, je pus saisir les dernières paroles des célèbres chercheurs ayant découvert, en 1983, le virus de l'immunodéficiência humaine²⁰, à l'Institut Pasteur. Françoise Barré-Sinoussi et Luc Montagnier²¹, révélaient ainsi, en direct, une découverte, de premier plan, concernant ce « maudit virus », « qui faisait de terribles ravages, depuis le début des années quatre-vingt ». Ils annonçaient, avec le plus grand des sérieux, « la mise au point d'un vaccin efficace et l'éradication de la maladie, d'ici à deux ans ». Décidément, la journée commençait sous le signe de l'optimisme et de l'espoir.

Ces informations, hallucinantes, avaient traversé mon esprit, tout à fait naturellement. Un courant d'air, une brise matinale, un nuage de particules. J'ouvris la fenêtre, demeurai accoudé, pour contempler le potager, que je prenais plaisir à entretenir, tous les soirs, pour évacuer le stress de mes relations, parfois tendues, avec la clientèle. Un moyen, comme un autre, pour ne plus penser à rien, ni aux continues

²⁰Espèce de rétrovirus infectant l'humain et responsable du syndrome d'immunodéficiência acquise (sida) qui est un état affaibli du système immunitaire le rendant vulnérable à de multiples infections opportunistes.

²¹Immunologue et biologiste français, à l'origine de la découverte du virus de l'immunodéficiência.

embrouilles avec Claire, ni aux tortueuses relations avec mes collègues de l'agence.

Mon regard suivit, un moment, les allées gravillonnées, encadrant la parcelle cultivée, puis se perdit à travers les rangs de légumes. La terre dessinait des vagues de mottes lourdes, gorgées de l'eau de la nuit, décorées par des toiles d'araignées, perlées de gouttes de rosée, retenant des étincelles de lumière frémissante. Les traces brillantes, des limaces, marbraient les larges feuilles de rhubarbe et les feuilles de chou. Le potager semblait couvert d'un infime voile de poussière. J'étais fier de ma création.

Une odeur d'humus et d'herbe entra dans la cuisine. Je passerais bientôt le râteau, afin de lisser cette surface cahoteuse. J'enfoncerais le plantoir, dans la terre chaude, après avoir délimité des rangs, au cordeau. Architecte, j'organiserais le chaos. Chaque pied de salade serait déposé délicatement dans le petit trou destiné à le recevoir. Un peu d'eau, pour coller la terre aux racines, et puis l'attente. Il fallait éviter la précipitation. La fin des beaux jours viendrait bien assez vite. Ce jardin, c'était l'assurance d'une satisfaction simple et immédiate, qui ne réclamait qu'un peu d'humilité et qui me rappelait mes années de lycée, plus particulièrement la lecture de *Candide*, « Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin²² ». En une phrase, tout ou rien était dit. Le bonheur laissé en jachère. Une existence de drames, pour en arriver là!

La maturité possédait ses avantages. Désormais, mon expérience me conduisait toujours à modérer mes emportements. C'est ainsi qu'au fil des années, mon jardin se révéla être le meilleur des livres de philosophie. La fréquentation, quasi quotidienne, de mes carottes, de mes salades, de mes poireaux et de tout le reste m'avait, pas à pas, enseigné la patience. Ajoutons à cela la précipitation, qui finissait toujours par incarner la plus navrante conseillère. Sans oublier, encore,

²²Phrase conclusive du conte philosophique de Voltaire, *Candide*, 1754.